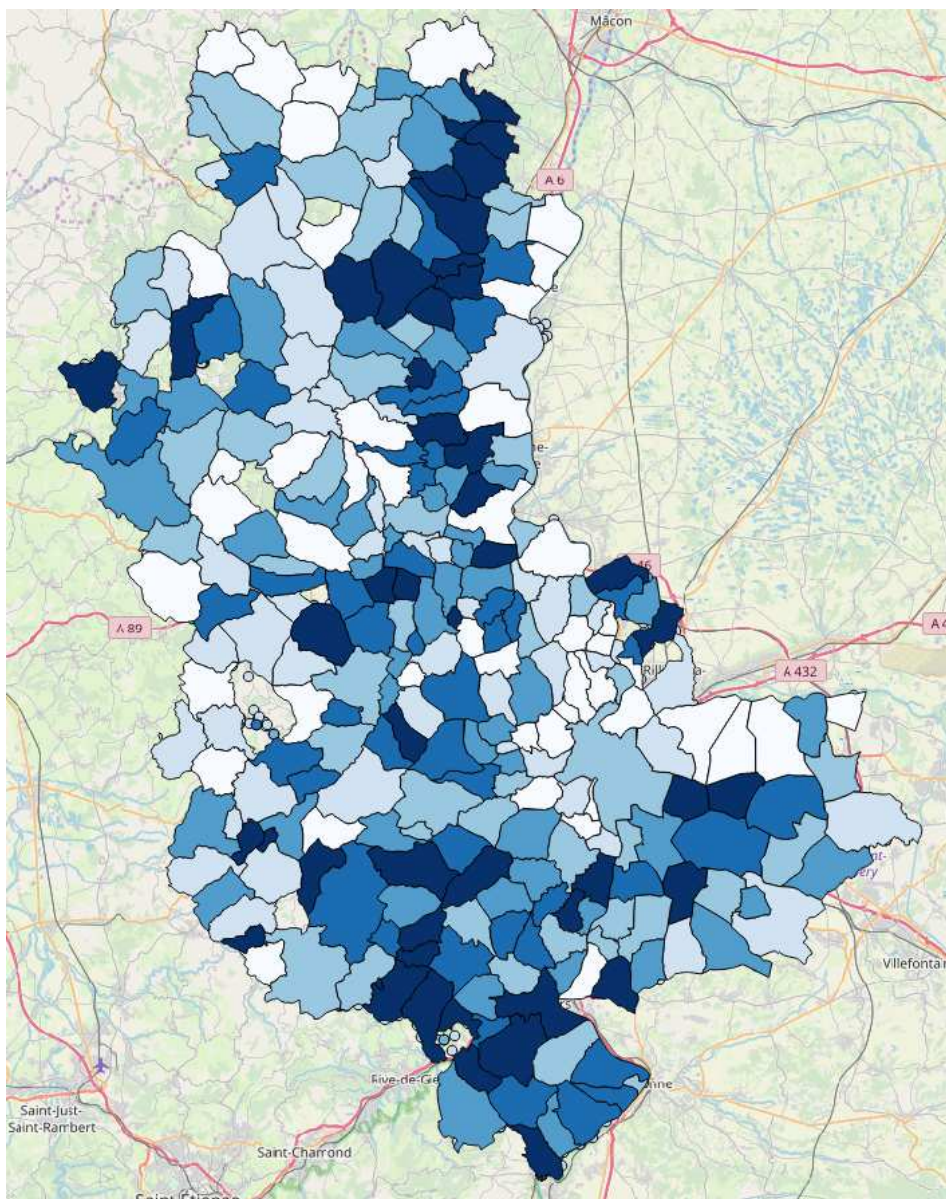


Commun, le Serin cini ?

Voire. Parmi les données de Faune-Rhône, il n'apparaît qu'en quarante-et-unième position. Juste devant le Tarier pâtre et la Sittelle, mais derrière le Rossignol, le Goéland leucophée ou encore le Tarin des aulnes. Il fait piteuse figure par rapport à ses deux autres compères granivores du bâti, le Chardonneret (11^e) et le Verdier (17^e) : il est respectivement trois fois et deux fois moins noté. Est-ce parce qu'il est moins observé en hiver, et que les mentions de groupes importants (plus de 10 oiseaux) sont beaucoup plus rares ? Est-ce à cause de sa discrétion au moment de nicher, qui se traduit par une nette pénurie de données de nicheurs probables et certains ?

Les nuances dans l'écologie de ces espèces anthropophiles sont peut-être trop mal connues pour savoir vraiment ce qui explique leurs variations d'abondance et de répartition dans un territoire au relief peu marqué comme le nôtre. Essayons tout de même de comprendre.

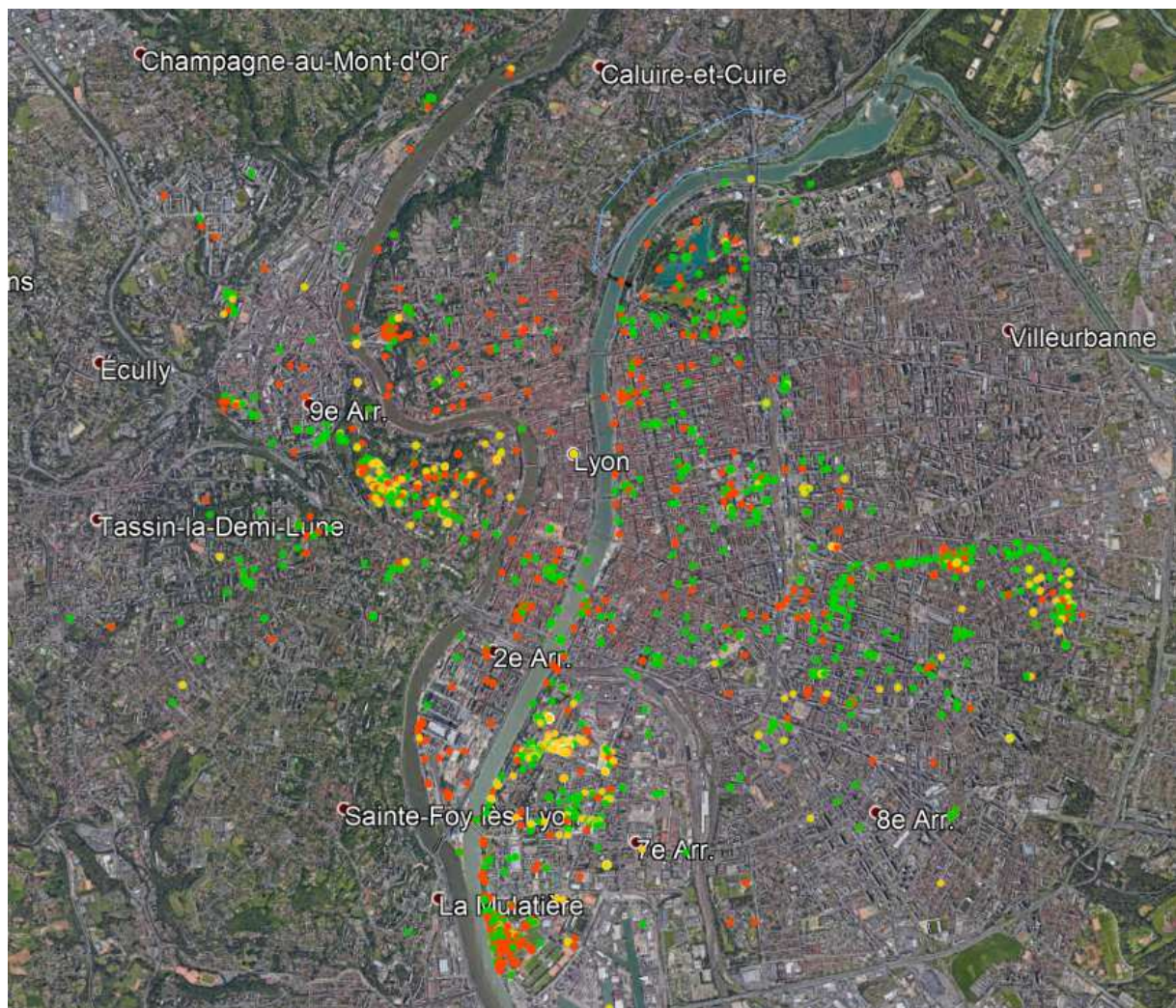
Cette carte montre la fréquence des données de Serin cini par commune, c'est-à-dire le nombre de données de Serin rapporté au total de données, toutes années confondues.



Malgré les aléas de prospection, des zones privilégiées sautent aux yeux. En premier lieu, le Serin est le granivore du bâti qui peuple de préférence les oasis arborées au cœur du vignoble beaujolais. Manifestement, la combinaison d'un climat bien abrité, d'un substrat sec qui se réchauffe vite et de

grands conifères d'ornement qui entourent souvent les maisons bourgeoises et domaines viticoles lui convient. Le chardonneret et surtout le verdier se montrent nettement moins dans cet environnement sans doute un peu trop pauvre en arbres pour accueillir tout le monde. On peut imputer aussi à ce petit côté thermophile la présence bien marquée dans la partie sud du département, ce qui ne l'empêche pas d'être bien présent en pays d'Amplepuis – peut-être parce que les résineux y descendent plus bas en altitude. Des cartes similaires montrent que le Verdier présente une densité quasiment réciproque du Serin : il prédomine dans le nord et l'ouest, manifestement plus à l'aise que ses deux cousins dans les vallons frais du nord Beaujolais. Je dis les vallons, car la répartition altitudinale des trois espèces est, pour sa part, très semblable : les données au-dessus de 500 mètres sont nettement minoritaires.

En ville aussi, on observe un schéma bien particulier. Sur cette vue des observations faites à Lyon, le Serin est en jaune, les données de Verdier, et bien, en vert, et le Chardonneret en rouge orangé.



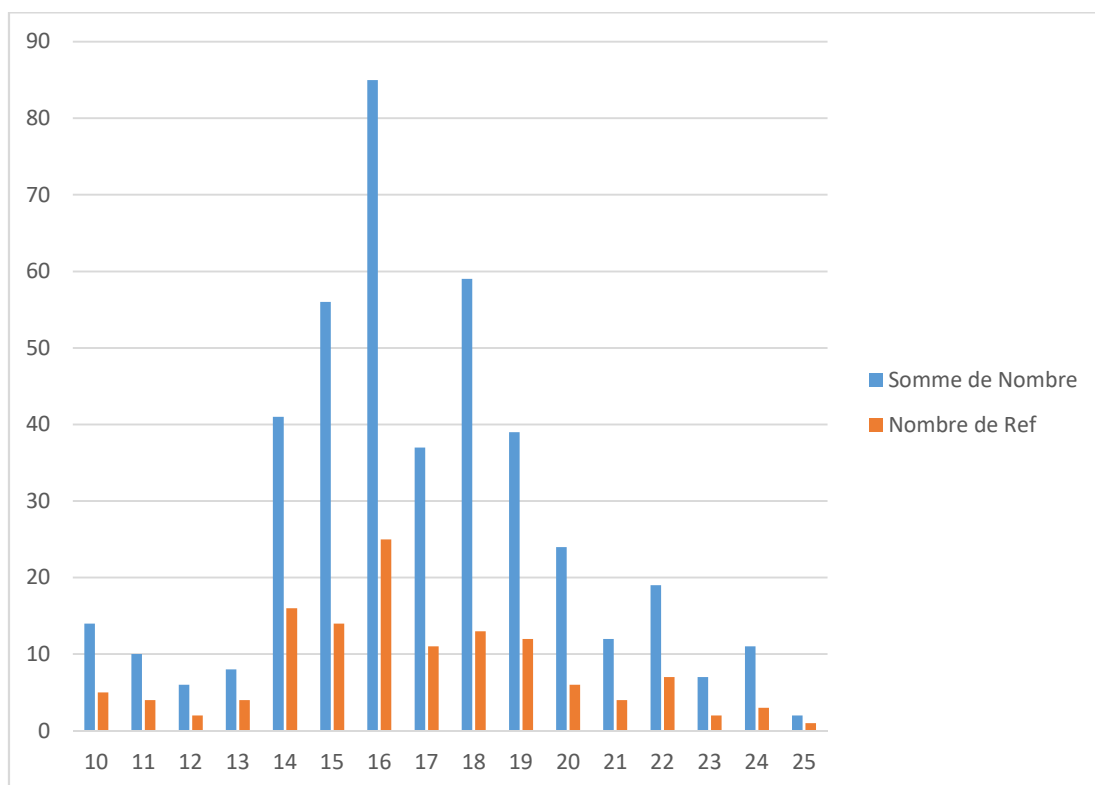
Le Verdier et le Chardonneret, qui présentent des abondances assez proches, doubles de celles du Serin (respectivement 1330, 1100 et 550 mentions à Lyon), sont répartis sur pratiquement tout l'espace urbain, y compris dense ; c'est toutefois le Chardonneret qui semble le mieux tolérer les environnements très minéraux, du genre bâti dense XIXe (Terreaux, Croix-Rousse, Brotteaux, Guillotière). Partout ailleurs, il est accompagné du Verdier, qui semble éviter les quartiers les plus pauvres en arbres mais se plaire dans l'urbanisme récent vaguement planté de verdure entretenue. Le Serin, en revanche, se cantonne clairement aux espaces les plus verts, notamment à ceux qui mêlent grands arbres (dont résineux d'ornement) et vastes zones herbacées (parcs semi-ouverts, quartiers

riches en jardins). En clair, c'est le moins citadin des trois granivores du bâti, le plus exigeant en surface enherbée d'un seul tenant, semble-t-il.

Peut-on invoquer une difficulté d'identification pour expliquer sa rareté ? Guère. À part à la mangeoire où l'on peut avec un peu de distraction y voir un Tarin... mais la joue encadrée de jaune et l'absence de motifs noirs où que ce soit sont caractéristiques. Ensuite, de mi-février à l'automne, il se signale par son chant fait d'une bouillie suraiguë, comme un chargement de roitelets passé à la moulinette, épandu sur les jardins en vol ou posé sur l'antenne râteau.



Serin cini – photo P.-L. Lebondidier, Faune-Rhône



Le graphique ci-dessus superpose, par décade, le nombre de données (orange) et le nombre

d'individus (bleu). Il met en évidence une période de chant qui débute fin février – mais surtout début mars - et se prolonge jusqu'à début juin, date à partir de laquelle le nombre de données s'écroule, l'espèce devenant très discrète. En revanche, à partir d'octobre, ce sont des groupes hivernaux, cette fois, que l'on repère, d'où un pic d'effectifs bien supérieur au pic de données (une donnée représente non plus un oiseau, mais un groupe de 10, 20, 50...) La petite vague de février laisse postuler un passage migratoire, des oiseaux plus nordiques qui transiteraient par chez nous en fin d'automne et repasseraient par ici, tel le furet du bois des Dames, fin janvier, début février. Gare cependant à cette unique donnée de 300 individus (le 1^{er} février 2012) qui dope le graphique à la décade 4.

Pas spécialement précoces pour une espèce présente toute l'année, les constructions de nid sont notées dès début avril, mais plus souvent dans la deuxième quinzaine dudit mois cependant. Les commentaires de vos données indiquent des nids souvent installés dans un résineux : épicéa et cyprès sont les essences les plus citées. De quelques données de jeunes volants début mai, on peut déduire quelques pontes fin mars. Mais c'est à partir du 20 mai que ces données se font nombreuses. On observe ces groupes familiaux jusqu'à fin août.

À ce jour, trois communes du Rhône n'ont même pas une donnée de Serin : ce sont les trois petits mouchoirs de poche d'Azolette, Lacenas et Moiré. Je dis ça, bien entendu, sans aucune arrière-pensée politique ; mais cela signifie aussi des communes globalement mal connues.

